

BENJAMIN HOFFMANN

Les Minuscules

roman

nrf

GALLIMARD

BENJAMIN HOFFMANN

Les Minuscules

roman

nrf

GALLIMARD

BENJAMIN HOFFMANN

Les Minuscules

roman

nrf

GALLIMARD

*Pour Sarah,
qui parle minuscule couramment.*

« Personne au monde n'est en état de décider si cet ouvrage est une histoire, ou un roman, pas même celui qui l'aurait inventé, car il n'est pas impossible qu'une plume judicieuse écrive un fait vrai dans le même temps qu'elle croit l'inventer, tout comme elle peut en écrire un faux étant persuadée de ne dire que la vérité. »

Giacomo Casanova au comte de
Waldstein,
dédicace de l'*Icosaméron* (1787)

I

VENISE-DU-BAS

Les Minuscules revenaient chaque nuit. Ils mandataient l'un des leurs qui frappait trois coups à la porte, Giacomo ouvrait doucement et se laissait conduire aux jardins. Vêtu d'une cape sombre dans laquelle il se tenait prêt à disparaître, son guide remontait le couloir en longeant les boiseries puis s'arrêtait au sommet de l'escalier d'honneur. Une fois assuré que la voie était libre, il sautait lestement d'une marche à l'autre, sans témoigner de craintes ni d'hésitations quoique la hauteur de chaque degré fût égale à la sienne. Giacomo descendait à sa suite, attentif à ne produire aucun bruit qui pût avertir de sa présence la *canaille* du château. Le Minuscule attendait qu'il l'ait rejoint au rez-de-chaussée puis se hâtait de parvenir aux cuisines. Giacomo déverrouillait l'entrée de service au moyen du trousseau que le comte lui avait remis le jour où il l'avait nommé son bibliothécaire. Dehors, le Minuscule allumait la lampe qu'il avait dissimulée dans une anfractuosité du mur. Il sortait ensuite un long couteau dont il usait comme d'une machette pour se frayer un passage    travers la pelouse.

Giacomo aurait pu le déposer dans sa paume et le conduire au chemin en quatre enjambées. Il en avait fait la proposition    son premier visiteur qui lui avait répondu par une protestation

vigoureuse. Se le tenant pour dit, Giacomo avait conçu un degré d'estime supérieur pour une espèce qui refuse fièrement de se laisser voiturier et ne compte que sur ses jambes, aussi courtes fussent-elles. Soucieux de manifester des égards à ses nouvelles connaissances, il pressait néanmoins le jardinier d'entretenir le gazon avec le plus grand soin. Ses instances répétées lui avaient fait un ennemi supplémentaire de ce brutal qui profitait des absences prolongées du comte pour s'adonner à la débauche dans les cabarets de Duchcov. Giacomo ne s'inquiétait guère de le voir rejoindre la ligue déjà nombreuse qui complotait contre lui. Le désir d'être agréable aux Minuscules lui importait davantage que l'inimitié de simples *domestiques*.

Taillant d'un geste vif les brins d'herbe qui s'interposaient sur sa route, le Minuscule se pressait de gagner le sentier où sa progression devenait plus commode. Il rangeait alors son couteau pour s'élancer vers le fond du domaine, sa lampe se balançant à l'extrémité de son bras avec un cliquetis mélodieux. À voir cette lueur filer au ras du sol, Giacomo se demandait parfois s'il ne pourchassait pas une luciole. Il allongeait sa foulée pour ne pas se laisser distancer car les Minuscules, dès lors qu'ils ont échauffé leurs membres, peuvent atteindre à la course une vitesse surprenante, comparable à celle d'un chat bondissant sur sa proie, à cette différence cependant qu'ils soutiennent leur effort avec davantage de constance. Le Minuscule franchissait le pont qui enjambe les anciennes douves et poursuivait jusqu'au petit bois au nord du parc. Il s'arrêtait au pied d'un chêne dont la racine la plus épaisse s'élevait à la hauteur de ses yeux. Tirant une clef attachée par une chaînette d'or à son col, il l'introduisait au creux d'une serrure aménagée dans l'arbre en provoquant un léger déclic. Il en détachait bientôt un panneau d'écorce, découvrant une cavité d'un pouce de largeur. Celle-ci

contenait une manivelle que le Minuscule actionnait d'un mouvement régulier, après s'être assuré que nul témoin indésirable ne surprenait l'opération. Couverte de mousse, de feuilles et de branchages qui la rendaient indiscernable aussi longtemps qu'elle demeurait immobile, une trappe de trois pieds de côté s'élevait peu à peu. Lorsqu'elle formait avec le sol un angle droit, un bref tintement mécanique signalait qu'elle avait trouvé son assiette. Alors le Minuscule faisait signe au Vénitien de le précéder dans ces profondeurs.

Ainsi me parlait Giacomo, le soir, étendu sur son lit, en suivant de sa main la courbe de ma hanche. Puis il me baisait le front en m'invitant à regagner la maison de mon père car les Minuscules ne seraient plus très longs à venir le chercher.

Giacomo admit ses torts avec une bonne grâce qui ne lui ressemblait guère. Ombrageux, il refusait ordinairement d'accepter la responsabilité de ses fautes et savait l'art de se dérober avant que l'on pût lui adresser un reproche. En revanche, il censurait volontiers les manquements d'autrui et je l'entendais souvent blâmer chez son prochain les défauts les mieux ancrés dans son caractère. Ainsi fus-je incapable de réprimer un sourire le jour où il reprocha au docteur O'Reilly une propension à l'irritabilité qui, selon lui, empoisonnait depuis trop longtemps leurs rapports. Leur commerce ne tenait qu'à un fil depuis que le bon docteur avait eu le front, en priant Giacomo de bien vouloir lui faire l'honneur de prendre une tasse de café en sa compagnie, de ne pas lui donner du chevalier de Seingalt. Giacomo n'avait pas décoléré d'une semaine. *Faquin, brute, rustego !* Il interrompait parfois le labeur qui l'enchaînait à sa table pour vitupérer contre l'insolence de l'Irlandais, ne revenant à son épineuse démonstration mathématique qu'après avoir déversé sur l'offenseur un torrent d'invectives. O'Reilly n'était parvenu à l'apaiser qu'après avoir multiplié les demandes de pardon et les offres de service ; encore se tenait-il dans la crainte perpétuelle de lui faire par inadvertance un nouvel affront. De peur d'essuyer à

mon tour l'une de ses colères homériques, je m'étais abstenue de faire observer à Giacomo que l'impair d'O'Reilly était d'autant plus excusable que son titre de chevalier de Seingalt, à tout prendre, était usurpé. Giacomo racontait à qui voulait l'entendre qu'il s'était nommé ainsi de son propre chef, étant fils de comédiens et non d'aristocrates. Ce diable d'homme se félicitait de s'être conféré à lui-même ses lettres de noblesse et s'indignait qu'on ne lui marque pas les égards dus à son rang. Troublante inconséquence ; il n'était pas à celle-ci près.

Mais en la circonstance, il ne fit aucune difficulté à confesser les maladresses qu'il avait commises, poussant l'humilité jusqu'à noter qu'elles étaient nombreuses et n'étaient pas médiocres. La première avait consisté à nommer ces créatures Mégamicres. C'est en hommage à *Micromégas* qu'il avait choisi de les baptiser de la sorte. L'histoire de ce géant de huit lieues avait fait l'objet d'une brève passe d'armes entre Giacomo et Monsieur de Voltaire lorsqu'ils s'étaient rencontrés aux Délices. C'était en 1760, son hôte de soixante-six ans faisait l'entretien de l'Europe entière, Giacomo venait de fuir des Plombs et d'entrer dans sa trente-sixième année. « De toutes vos œuvres, Monsieur de Voltaire, ce sont vos contes que j'aime le mieux. Je gagerais qu'ils feront l'éternelle admiration de la postérité. — Ne m'en souhaitez pas tant, Monsieur de Seingalt : à ce compte-là, j'aimerais autant l'oubli. » C'est à *La Henriade*, c'est à *Zaïre* que Voltaire confiait le soin de l'envoyer à l'immortalité ; *Zadig* et *Candide* n'étaient pas dignes de porter son nom. Casanova apposa fièrement le sien en tête de *Icosaméron*.

Il avait formé le projet de ce gros roman huit ans plus tôt, en 1782, avec une confiance absolue dans l'accueil triomphal que lui réserveraient ses lecteurs présents et à venir. Leurs applaudissements enthousiastes retentissaient par anticipation à ses

oreilles charmées, l'aidant à soutenir son effort au cours des années nécessaires à la rédaction de ces cinq épais volumes. Exaltée, son imagination lui représentait déjà son œuvre portée aux nues par les revues savantes de Berlin et Paris, ornant la bibliothèque des honnêtes gens comme celle des têtes couronnées de Madrid à Pétersbourg. Il ne doutait pas qu'il jouirait bientôt d'une réputation égale à celle de Voltaire, recevant médailles et pensions des souverains qui le féliciteraient d'avoir bien mérité du genre humain. Hélas, son libraire ne vendit pas seulement les trois cents premiers exemplaires. Une mélancolie tenace s'empara de Giacomo lorsqu'il fut assuré que son œuvre, tout juste publiée, s'était aussitôt abîmée dans une indifférence complète. Assombri, son caractère n'était à présent joyeux et spirituel que par brusques éclaircies tandis que, en sa jeunesse, mon Vénitien solaire rayonnait j'en suis sûre sans discontinuer.

Mon père l'avait nommé mon précepteur et en complément des leçons qu'il venait prodiguer chez moi – et de celles qu'en secret j'allais chercher chez lui – il me fit présent de son ouvrage afin, dit-il, « que par l'intermédiaire de ce livre vous poursuiviez nos entretiens en mon absence ». Je reçus la pile de volumes avec reconnaissance, usant du privilège de me trouver face à l'auteur pour lui poser les questions qui surgissaient à la découverte de la page de titre. « *Icosaméron*, qu'est-ce donc cela veut dire ? — Qu'est-ce donc *que* cela veut dire, Mademoiselle. Vous apprendrez qu'il s'agit d'un terme formé par l'union des mots grecs *icosa* et *êmera*, “vingt” et “jours”, vingt journées étant indispensables à mes héros pour conter leurs surprenantes aventures. » Le sous-titre m'inspira des interrogations nouvelles. Il s'agissait de *l'Histoire d'Édouard et d'Élisabeth qui passèrent quatre vingt un ans chez les Mégamicres, habitants aborigènes du Protocosme dans l'intérieur de notre globe.*

« Aborigène », je connaissais ce terme pour l'avoir rencontré dans les *Voyages* de Monsieur Cook. En revanche, « Protocosme » et « Mégamicres » m'étaient parfaitement inconnus.

Giacomo, qui oubliait notre tendresse mutuelle dès lors que mon ignorance lui faisait un devoir de la dissiper, répondit sèchement qu'il me fallait décidément apprendre le grec en plus du latin et de la langue française. « Le Protocosme, m'expliqua-t-il, n'est pas autre chose que le *premier monde* ou paradis tel que le décrit la Genèse. Une lecture attentive des très Saintes Écritures me permet de situer le jardin d'Éden, non pas dans quelque solitude sublunaire comme tant de sots le supposèrent avant moi, mais dans la belle concavité intérieure de notre globe dont quatre vingt douze milles et demi à peine nous séparent. L'Évangile ne nous enseigne-t-il pas que le Tout-Puissant chassa Adam et Ève *en dehors* du paradis, *emisit eum Dominus Deus de paradiso voluptatis* ? S'il les jeta en dehors, c'est donc qu'ils étaient au-dedans ; et le dehors de tout dedans ne peut être que son enveloppe, sa circonférence extérieure. *Ergo*, le paradis est souterrain. C'est dans ce lieu de félicité que le Très-Haut plaça l'être mâle et femelle qui, ainsi que nous l'enseigne Sa parole, est sorti de Ses mains au sixième jour. Cette créature prolongea paisiblement son séjour dans le jardin d'Éden puisque, à l'inverse de nos premiers parents, elle ne prit aucune part au péché originel. Sa descendance, je la nommai la race des *Mégamicres* ou "grands-petits" car, petits par la taille, ils nous dépassent infiniment par le refus des préjugés qui nous encombrent.

» À mon insu, je mêlai toutefois bien des erreurs à quelques vues solides car, au moment de rédiger mon ouvrage, l'expérience ne m'avait procuré aucune idée exacte de leur personne ou de leurs dépendances. Certes, j'avais raison de supposer l'existence d'un peuple dissimulé dans les profondeurs de la Terre et je ne me

trompais nullement en lui prêtant des richesses matérielles et morales inconnues de notre espèce ; mais dans une série de points essentiels, mon imagination livrée à elle-même se fourvoya et je tissai des chimères là où ces gens érigèrent un empire. Eux-mêmes me firent doucement observer les fautes trop nombreuses dont je me rendis coupable contre ma volonté. Elles sont toutefois moins sérieuses que les absurdités colportées par mes prédécesseurs, personne avant moi, pas même le baron d'Holberg dans son *Voyage de Niels Klim*, ne s'étant approché de la vérité d'aussi près ! Cette assurance, je la reçus des Minuscules eux-mêmes lorsqu'ils m'honorèrent de leur visite. »

Les Minuscules. C'était la première fois que Giacomo prononçait leur nom devant moi. Il poursuivit.

« Comme chaque nuit à cette heure, je me trouvais à ma table. Vous savez que je m'occupe de travaux mathématiques, mon intention consistant à découvrir une solution définitive au problème déliaque ou énigme de la duplication du cube que les géomètres s'évertuent à résoudre depuis vingt siècles. J'approche du but et, lorsque ma brochure sera terminée, je l'adresserai à l'Académie de Prague et à l'Électeur de Saxe qui me combleront j'en suis sûr des marques de leur reconnaissance. J'étais donc à l'ouvrage, seul sans doute parmi les habitants du château à ne pas encore sommeiller, quand j'entendis un bruit. Trois coups rapprochés à ma porte mais presque imperceptibles. Ma première pensée fut pour l'infâme Faulkirchner. Cette canaille s'ingénie à me faire de Duchcov un enfer, ignorant les extrémités auxquelles je puis me porter lorsqu'on m'outrage. Vous apprendrez qu'un jour, je fis positivement mourir de peur un homme qui m'avait offensé, employant pour ma vengeance le bras d'un cadavre que j'avais sectionné moi-même... Mais je vous conterai cette anecdote une autre fois. Que Faulkirchner me fasse l'affront de sa présence durant la journée m'est déjà insupportable ; qu'il pousse l'insolence jusqu'à

m'importuner la nuit, voilà, songeai-je, qui passe les dernières bornes.

» Je me levai en empoignant ma canne, bien résolu à l'abattre sur le crâne de l'ignoble régisseur. Le couloir était vide. Je me penchai dans l'encadrement de la porte pour déterminer par quel côté le gredin s'était enfui lorsqu'un mouvement au sol attira mon attention. C'est alors que je vis le Minuscule. Ma surprise fut extrême. Je reculai en brandissant ma canne, prêt à en frapper ce petit démon s'il faisait mine de sauter sur moi. Rencontrant un fauteuil, je m'y laissai tomber. Le Minuscule entra dans ma chambre et, me tournant le dos, poussa de toutes ses forces sur le coin inférieur de la porte, celle-ci cédant jusqu'à se refermer. Je considérai un instant si je ne devais pas profiter de sa distraction pour exterminer cet intrus. Mais attaquer au dépourvu une créature, de surcroît si petite, me parut contraire aux lois de l'honneur pour lesquelles je professais ma vie durant un respect absolu. Je songeai également qu'à tout prendre, ma taille, déjà fort belle pour un homme, faisait de moi un véritable géant à son égard et qu'ayant sur lui ce très clair avantage c'était plutôt à mon visiteur de me redouter. Me raffermissant sur mon siège, superposant mes mains sur le pommeau de la canne, je l'observai tandis qu'il s'immobilisait à une distance de trois pas.

» Je remarquai d'abord qu'il était plus petit que les Mégamicres. Ces derniers mesurent dix-huit pouces et vont entièrement nus. Cette créature faisait un demi-pied de haut et portait des souliers, un pantalon, un gilet droit à double boutonnage et une cape de couleur sombre. Sa peau était d'une pâleur extrême, diaphane, presque transparente et je constatai depuis, en m'étendant sur le sol afin d'observer ses semblables, que le réseau immense de leurs artères, veines et veinules est discernable à l'œil nu, de sorte que

l'organe de leur cœur dévoile sans doute ses palpitations lorsqu'ils ôtent leur chemise. Il me fut cependant impossible de le vérifier par moi-même, les Minuscules étant d'une décence scrupuleuse et m'ayant opposé un refus outré lorsque je leur demandai de se dévêtir devant moi. Je reviendrai à la fierté extrême de ces gens-là, dont rien n'approche sinon peut-être l'orgueil sourcilieux de la vieille noblesse espagnole. La couleur de leurs cheveux s'étend du blond le plus doré jusqu'au châtain clair, le brun et le roux étant des nuances inconnues à leur espèce. Leurs traits sont d'une beauté enchanteresse, si harmonieux que les mâles sont assez ravissants pour être des femelles et que les femelles ont une finesse de tour et de physionomie que l'on connaît chez nous à une femme entre mille. Si j'omets leur petitesse, ils nous ressemblent par leur conformation extérieure comme par les modalités de leur reproduction, à cette différence toutefois que l'enfantement se fait chez eux sans douleur puisqu'ils n'ont pas à supporter le fardeau de la faute originelle. Ce Minuscule avait une chevelure longue et d'une clarté éblouissante – l'usage de la perruque est inconnu chez eux quoiqu'ils portent assez volontiers des couvre-chefs. Pour mieux le voir j'ajustai mes lunettes et, la curiosité me poussant enfin à lui accorder ce qu'aucun homme n'obtint jamais de moi, je me mis à genoux devant lui.

» Certes, je n'ignorais pas avant ce jour que le geste est un interprète éloquent de nos pensées et qu'à la condition qu'on le supplée d'un peu d'esprit, il est susceptible de compenser l'ignorance réciproque du langage. Il me restait cependant à découvrir la gamme fabuleuse des nuances d'expression que le corps seul, sans le secours de la voix, est capable de parcourir. Usant de ses mains qui avaient une agilité, une vivacité vraiment extraordinaires, le Minuscule me signifia d'abord, en écartant très largement les bras, qu'il accueillait avec joie l'occasion de notre

rencontre. Le sourire splendide qui illuminait sa face était le garant de la franchise de son émotion. Puis, fermant son petit poing dont il frappa son torse à maintes reprises, il protesta de la pureté de ses intentions avec une candeur que je n'aurais pu mettre en doute sans me déclarer indigne de la confiance qu'il exprimait. La suite de son discours fut une danse qu'il exécuta avec tant de grâce qu'elle lui aurait valu un triomphe sur les planches du ballet à Paris. À la manière dont il m'indiquait, tout en tournant sur lui-même, la porte par laquelle il était venu, aux mouvements de l'épaule et du bras par lesquels il désignait la sortie, dont il se rapprochait à force d'entrechats et même de cabrioles, j'entendis qu'il m'invitait à le suivre au-dehors. Vous savez que je suis brave. L'Europe entière le sait, dont je fis l'entretien après ma fuite des prisons de Venise où l'iniquité des inquisiteurs d'État me jeta en ma jeunesse. Je suis toujours cet homme qui eut l'audace d'accomplir ce que nul autre n'avait seulement osé concevoir avant moi, c'est le même cœur qui bat dans ma poitrine. En m'aidant de ma canne je me redressai donc et, m'adressant pour la première fois au Minuscule, je lui dis gravement : "Monsieur, ouvrez la voie." D'une rotation de sa main droite – ces gens-là sont excellents pantomimes – il me signifia que je devais actionner la poignée. Aussitôt que je lui eus livré passage, sa contenance changea absolument.

» Il se pencha vers l'extérieur avec une circonspection extrême. J'en fus flatté. Je compris qu'il s'était livré à moi dans la sincérité de son âme et qu'il me vouait une considération particulière puisque la crainte ou le mépris que nos semblables lui inspirent, il ne les concevait pas pour votre chevalier. Pareille distinction m'affermis dans la résolution de ne rien faire qui pût lui donner le remords de me l'avoir accordée. J'étais déjà prêt à le défendre au péril de ma vie, tant la grandeur des sentiments d'autrui nous fait une obligation

de nous en montrer dignes. Lorsqu'il eut établi que le couloir était désert, il s'y engagea avec une promptitude inversement proportionnelle à la hauteur de ses jambes. Je m'attendais à ce que les escaliers lui soient un obstacle redoutable car chaque marche était pour lui ce que serait pour vous et moi un précipice. Mais ses membres témoignaient d'une élasticité étonnante qui lui permit de sauter de degré en degré sans difficulté aucune, de sorte qu'il parvint bien avant moi au rez-de-chaussée. C'est alors qu'un incident eut lieu.

» Charlotte, dont vous savez qu'elle est préposée aux cuisines, entretient un commerce moins secret qu'elle ne le voudrait avec le fils du forgeron. Mon guide et moi-même, nous les surprîmes tandis qu'ils remontaient le couloir que nous allions emprunter. Adossé au mur des escaliers, je demeurai immobile tandis que mon nouvel ami disparut à mes yeux. L'heureux couple nous dépassa sans nous voir, jouissant par anticipation des plaisirs qui les attendaient derrière une porte close. Après avoir laissé quelques instants s'écouler, le Minuscule dévoila de nouveau sa présence en se dégageant de la cape sombre dans laquelle il s'était enveloppé. D'un signe de sa petite main, il m'enjoignit de le suivre et nous nous trouvâmes bientôt sur la terrasse. À l'extrémité du parc où il me conduisit, il révéla en usant d'un ingénieux mécanisme la présence d'une trappe dont il me fit signe d'approcher.

— Une trappe ? Qu'y a-t-il en dessous ?

— Il y a les Palimpsestes », répondit gravement Giacomo.

Et j'eus beau multiplier les instances et les plaintes, il refusa absolument de m'en dire davantage.

Quand Feltkirchner disparut, tous les soupçons se portèrent aussitôt sur Casanova.

L'inimitié entre les deux hommes était célèbre et, depuis longtemps déjà, il se murmurait qu'elle aurait à coup sûr une issue funeste. Encore restait-il à déterminer qui du régisseur ou du bibliothécaire l'emporterait. Hélas, je ne connaissais que trop bien Feltkirchner qui avant de passer dans la maison du comte fut plusieurs années au service de mon père. Il avait une face de brute et une méconnaissance absolue des lois de l'honneur et de la probité. Pourvu qu'il puisse faire le mal sans en redouter les conséquences, il n'était pas d'horreurs au monde qu'il fût incapable de commettre. Il bousculait les servantes dans les celliers dont elles ressortaient en rabattant leurs jupes, le visage couvert par les larmes et les marques sombres que ses gros poings avaient laissées. Souvent, il posait sur moi un regard plein de concupiscence. Je n'avais pas onze ans et frémissais comme si un énorme crapaud tournait vers moi son ignoble bedaine et ses yeux globuleux. Mon père surprit l'un de ces regards. Il n'eut de cesse de se débarrasser de cet individu. Plutôt que de le renvoyer, il le recommanda auprès du comte de Waldstein qui s'était mis en quête d'un nouveau

régisseur. Mon père savait quel sinistre présent il venait de lui faire. Mais il craignait moins la colère du comte que les extrémités auxquelles pouvait se porter Feltkirchner, celui-ci étant homme à incendier sa demeure pour se venger d'un congédiement honteux. Le jour de son départ, il fit à mon père une révérence pleine d'ironie. Certains êtres rampent ainsi vers le haut en laissant après eux l'effroi et le mépris.

Lorsqu'on l'interrogea sur le sort de Feltkirchner, Giacomo répondit avec l'expression d'une innocence outrée qu'il n'en savait rien et souhaitait qu'on retrouve au plus vite ce cher homme. Et quand trois jours plus tard on lui renouvela cette question, il rappela que le nom « Duchcov » signifie *village de l'esprit* et qu'il ne fallait pas s'étonner qu'il s'y produise des événements singuliers. Puis il congédia l'importun en exigeant qu'on lui apporte sa tasse de chocolat. Ses ennemis, dont Feltkirchner était le général, ne savaient quel parti prendre en l'absence de celui-ci. On détestait Giacomo depuis son arrivée au château, sans doute ; mais on le craignait davantage encore. Sa réputation de kabbaliste l'avait précédé ; et depuis que le prince de Ligne l'avait racontée au comte de Waldstein, personne n'ignorait l'histoire extravagante de son intrigue avec la vieille marquise d'Urfé.

Trois décennies plus tôt, Giacomo avait persuadé cette femme fabuleusement riche qu'il détenait des pouvoirs surnaturels. Oui, ainsi qu'elle en avait l'ardent désir, il saurait la faire renaître dans le corps d'un enfant mâle qu'elle porterait en son sein et dont il serait le géniteur. De peur de l'avoir mal compris, je dus me faire répéter le récit invraisemblable d'une génération dont elle serait le moyen et l'objet. Entichée de grimoires et l'entendement encombré de formules magiques, ne parlant que noms ineffables, pierre philosophale et clavicule de Salomon, Madame d'Urfé se regardait

comme la réincarnation de la reine Sémiramis et s'entretenait dans son boudoir avec les ondins et les sylphes. Opinant à tout, Giacomo l'encouragea dans sa folie et lui soutira plusieurs fortunes en diamants pour prix de ses services. Quand je lui fis observer qu'il avait abusé de la crédulité d'une dame âgée, il se défendit vigoureusement quoique d'une manière désordonnée. « Les sots existent pour que l'on tire profit de leur impudence, dit-il, et si je ne l'avais pas trompée, un autre l'aurait fait à ma place, *en moins bien*. Saviez-vous que Cagliostro et le comte de Saint-Germain, fripons fameux et imposteurs notoires, dînaient régulièrement chez elle et n'attendaient qu'une chose : l'occasion de me succéder ? » Puis il ajouta : « Quand bien même l'aurais-je souhaité, rien n'aurait su la convaincre que je n'étais pas le sorcier qu'elle voulait voir en moi. » Je gardai pour moi les réflexions que ses protestations m'inspiraient ; certaines étaient bienveillantes, beaucoup ne l'étaient pas.

Avant même la disparition de Feltkirchner, il était donc largement établi à Duchcov que le bibliothécaire du comte de Waldstein entretenait un commerce régulier avec les esprits. Et lorsque le régisseur se volatilisa un matin d'hiver, les derniers sceptiques se rendirent à l'évidence : l'étranger avait usé d'un sort pour anéantir son ennemi. En arguant des travaux que lui avait confiés le comte, Giacomo se dispensa de participer à la battue dans la forêt avoisinante. Le sourire malicieux qu'il adressa au coursier Wiederholt en lui souhaitant beaucoup de succès dans sa quête fut interprété par lui-même et les membres de son parti comme un aveu et pire encore : un affront. Lorsque, à la nuit tombée, harassés d'avoir fouillé les bois des heures durant, les amis de Feltkirchner rentrèrent bredouilles, Wiederholt trouva le Vénitien d'excellente humeur, ce qui acheva de le convaincre de sa culpabilité. Il promit

séance tenante de se venger de l'Italien qui en savait beaucoup plus qu'il ne voulait l'admettre, « j'en mettrais ma main à couper », déclara-t-il imprudemment.

D'après Giacomo, s'il existait pareille mésentente entre lui-même et Feltkirchner, c'était à ce dernier que la responsabilité en revenait entière. Il n'avait pour sa part – comme à l'accoutumée – absolument rien à se reprocher. J'avais pour Giacomo une infinie tendresse. Ses immenses défauts ne m'en étaient pas moins évidents. L'orgueil était le premier d'entre eux. Quoiqu'il fût comme un autre aux gages du comte, il avait à cœur de signifier à la maisonnée entière qu'il n'était pas un domestique. « Je vaudrais mieux que vous tous », répétaient à longueur de journée sa parure, ses exigences sans cesse renouvelées, jusqu'à la démarche hautaine qu'il adoptait en parcourant l'été venu les jardins du château. En lui témoignant des égards marqués, Monsieur de Waldstein confirmait publiquement la place privilégiée qu'il occupait chez lui. On le servait avec empressement, on lui donnait du Monsieur de Seingalt avec des courbettes : sa fierté satisfaite lui rendait la vie bien douce et ses ennemis, dans l'ombre, n'osaient rien entreprendre contre celui qu'ils voyaient à la droite du maître, faisant mille contes aux invités de choix qui se mouraient de rire. Mais lorsque le comte repartait vers Prague, vers Vienne, vers la poursuite de plaisirs identiques sous des cieux différents, Giacomo se retrouvait seul, sans interlocuteur ni soutien au château. Alors ses ennemis relevaient la tête et se tenaient prêts à obtenir la vengeance que ses grands airs, ses rebuffades, ses manières impérieuses appelaient.

Tandis qu'il exigeait un service exemplaire, se regardant lui-même comme un substitut de Monsieur de Waldstein en son absence, Giacomo accordait aux travaux dont il avait la charge une attention au mieux épisodique, préférant à l'inventaire de l'immense

bibliothèque du comte la rédaction d'ouvrages qui viendraient l'enrichir. Noircissant page après page de son écriture nerveuse, il voulait qu'on lui obéisse avec une parfaite déférence et peut-être lui aurait-on pardonné ses prétentions outrées si une susceptibilité à fleur de peau ne l'avait pas laissé dans une insatisfaction perpétuelle. On le scandalisait en lui servant des macaronis trop froids ou bien pas assez cuits, la révérence qu'on lui adressait, cavalière, n'exprimait pas suffisamment la considération qu'on lui devait et c'était par malice que l'écuyer lui donnait un mauvais cocher chaque fois qu'il partait en visite. Souvent, Giacomo explosait en imprécations terribles qui ressassaient, pêle-mêle, les multiples raisons dont il justifiait son orgueil : « Moi qui ai reçu l'éperon d'or des mains de Clément XIII, moi qui ai connu intimement des cardinaux et des ministres, moi qui ai fondé la loterie royale à Paris, moi qui ai visité à maintes reprises chaque pays d'Europe, moi qui ai soupé à la table de Voltaire et de la Pompadour, de Sa Majesté Louis XV, de Frédéric le Grand et de l'Impératrice de toutes les Russies, moi qui suis docteur, juriste, auteur, violoniste, géomètre, poète, prédicateur, mathématicien, inventeur, historien, financier, comment peut-on me faire l'affront de... » Alors venait l'énoncé d'un grief qui semblait d'autant plus mesquin que Giacomo l'avait précédé de cette fabuleuse litanie ; il lassa très vite l'indulgence de ceux qui étaient pourtant le mieux disposés à son égard lors de son arrivée à Duchcov. Moi-même, je n'avais pas toujours la patience d'essuyer sa mauvaise humeur. Lui baisant le front, je prenais congé plutôt que d'écouter une fois de plus ses interminables motifs d'aigreur.

Isolé au château par la brusquerie de ses manières hautaines, Giacomo l'était encore par sa méconnaissance de l'allemand et l'ignorance générale de l'italien et du français autour de lui, de sorte

qu'en plus des charmes qu'il voulait bien me trouver, c'est mon désir d'apprendre la langue de Molière qui le persuada, j'en suis sûre, de devenir mon précepteur. Pareil à Pygmalion, il se fabriquerait une interlocutrice. Il mettrait la langue française dans ma bouche pour que je lui répondisse. Parmi les serviteurs du comte, Feltkirchner était celui qui lui vouait la haine la plus obstinée car il entendait régenter lui-même le château en l'absence de son maître, un rôle que l'acariâtre bibliothécaire lui disputait âprement. Bientôt, les avanies entre les deux hommes devinrent monnaie courante. L'une d'elles consista à arracher d'un exemplaire de *l'Icosaméron* le portrait de son auteur afin de le coller avec de la matière humaine à la porte des lieux communs. Et pour redoubler l'offense, une main insolente traça au-dessus de la gravure outragée une épithète que la décence m'interdit de reproduire. La colère de Giacomo fut, dans un premier temps, terrible. Il écrivit à Feltkirchner – qu'il ne nommait jamais autrement que *Faulkirchner*, par provocation – une lettre d'injures en français qu'il fit traduire en allemand car les deux ennemis n'avaient pas de langue commune. Puis il se tut et si j'avais été le régisseur, davantage que la fureur du Vénitien, c'est son silence qui m'aurait alarmée.

Trois jours après ce déplorable épisode, Feltkirchner disparut sans qu'une note de sa main ou le regard d'un témoin ne dévoilât ce qu'il avait pu devenir. Pour seul indice, Wiederholt et ses amis avaient l'imprudente gaieté de Giacomo qui, chaque fois qu'il les croisait, leur demandait avec une sollicitude feinte si *le bon Faulkirchner* leur avait donné des nouvelles, s'éloignant bientôt en réclamant qu'à son retour on ne manque surtout pas de l'avertir. La haine qu'il inspirait prit des proportions inquiétantes. La nuit venue, des conciliabules secrets se tenaient contre lui dans les écuries, les cuisines. Mais un raisonnement très simple retenait ses ennemis de mettre à exécution

les projets sanglants qui fleurissaient dans leur cervelle : Giacomo ne se montrait d'une pareille effronterie, sans doute, que pour autant qu'il pouvait compter sur de puissants alliés. Et comme des vautours ignobles qui n'osent s'élancer sur un prédateur solitaire, ils l'observaient de loin sans se résoudre à passer à l'offensive, attendant le signe de faiblesse qui le désignerait à leur furie.

Un matin de décembre, le fils de l'apothicaire fit irruption au château. « Monsieur Wiederholt ! » Ses traits étaient convulsés ; on lui versa de l'eau-de-vie pour le rasséréner. Bientôt, le coursier et cinq autres domestiques le suivirent dans la forêt. Abondante, la neige était tombée la veille et recouvrait la campagne avoisinante. À trois lieues de distance, l'enfant leur montra un talus en disant qu'il n'irait pas plus loin. Wiederholt et ses gens gravirent l'éminence. Ils restèrent un long moment interdits en apercevant le corps en contrebas. Wiederholt se rappelait être venu ici même, au cours de la première battue ; ce cadavre au cœur du vallon n'aurait pu lui échapper. En outre, nulle empreinte ne troublait la surface de la neige qui luisait tout autour. C'était à croire qu'une main immense, en descendant du ciel, avait déposé ce malheureux ; ou bien qu'il avait éclos là comme une vaste fleur.

Revenus de leur surprise, Wiederholt et ses compagnons descendirent la colline. Des exclamations d'horreur s'élevèrent de leur groupe. C'était bien Feltkirchner. Ils le reconnurent à ses vêtements et ses cheveux plutôt qu'à son visage que la torture avait métamorphosé. Un cratère s'ouvrait à la hauteur de son estomac en exposant le bouillonnement des entrailles. Ses yeux avaient disparu des orbites en y laissant des puits sombres où les rayons du jour venaient s'anéantir. Quant à sa bouche, démesurément large, elle béait comme si un levier l'avait agrandie en disloquant la mâchoire. Lorsqu'on retourna Feltkirchner, on découvrit la marque pourpre

qui s'élargissait à la naissance de son dos. Le chirurgien du château confirma plus tard qu'on avait dilaté l'anus de trois pouces et qu'il formait un conduit par lequel un poing aurait pu entrer sans peine.

Lorsqu'on apprit la mort de Feltkirchner à Giacomo, il répondit qu'une fois encore, on tardait à lui apporter son chocolat. Puis il reprit la rédaction des Mémoires qu'il venait d'entreprendre.

Des jours durant, Giacomo conserva sa belle humeur. Son principal adversaire avait disparu et, à sa table de travail, il avait délaissé les travaux mathématiques pour s'occuper d'un projet qui le tenait en joie. « J'ai trouvé la semaine dernière, dit-il, la solution du problème déliaque, que j'ai adressée aux plus grandes académies européennes. Et depuis qu'une circonstance particulière m'y a déterminé, j'ai entamé l'écriture de l'histoire de ma vie. » Cette *circonstance particulière*, j'eus beau lui demander ce qu'elle était, rien ne sut le convaincre de me l'apprendre. En revanche, il n'eut de cesse de me parler du docteur O'Reilly qui, quoi qu'il pût jamais alléguer, n'avait pas exercé la moindre influence sur ses Mémoires. « Vous verrez que cet impudent d'Irlandais prétendra qu'il m'a recommandé d'entreprendre cet ouvrage. Comme si l'avis d'un sot pouvait avoir le moindre effet sur ma conduite ! Faites savoir qu'il n'en est rien à qui voudra l'entendre ! »

À cette réflexion comme à beaucoup d'autres du même ordre, je devinais ce que Giacomo attendait de moi. Bien sûr, j'amusais sa solitude à Duchcov et lui prodiguais ces plaisirs qu'il poursuivait depuis toujours avec avidité ; et comme il me les rendait équitablement, je me trouvais satisfaite de notre commerce. Mais je

lui apportais autre chose encore qu'il ne nommerait jamais : un intermédiaire avec la postérité. En raison de la vaste différence de nos âges, qui me promettait d'explorer assez loin ce dix-neuvième siècle dont il ne devait, hélas, pas seulement voir la première année, il me regardait comme une forme de descendance dont la mémoire préserverait quelque chose du secret de son existence pour le protéger de l'oubli aussi bien que de ses possibles détracteurs. Je reconnaissais ces moments où il s'adressait à l'avenir à travers moi. Il s'exprimait plus lentement, me fixait droit dans les yeux, comme un moribond qui s'assure que ses dernières paroles sont exactement recueillies.

Couverture

Titre

Dédicace

Exergue

I. VENISE-DU-BAS

1

2

3

4

5

Table des matières

Copyright

Du même auteur

Présentation

Achevé de numériser



Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07 FRANCE
www.gallimard.fr

© Éditions Gallimard, 2024.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

PÈRE ET FILS, *récit*, « L'Arpenteur », 2011.

AMERICAN PANDEMONIUM, *roman*, « L'Arpenteur », 2016.

L'ÎLE DE LA SENTINELLE, *roman*, « Blanche », 2022.

Chez d'autres éditeurs

LES PARADOXES DE LA POSTÉRITÉ, Éditions de Minuit, 2019.

L'AMÉRIQUE POSTHUME, Classiques Garnier, 2019.

LETTRES ÉCRITES DES RIVES DE L'OHIO, Classiques Garnier, 2019.

BENJAMIN HOFFMANN

Les Minuscules

1790, Duchcov. Devenu bibliothécaire dans les tréfonds de la Bohême, le flamboyant Giacomo Casanova fait la rencontre de créatures sorties de son *Icosaméron*, un roman publié à Prague trois ans plus tôt. Peuple lilliputien, entreprenant et inventif, les Minuscules l'invitent à visiter les Palimpsestes, monde souterrain où ne sont admis qu'une poignée d'élus. Les voyages de Casanova le mènent dans les profondeurs de l'Italie, de l'Amérique et de la France, où la Révolution s'est accélérée après la fuite de la famille royale à Varennes.

Inscrit dans la tradition du réalisme magique, *Les Minuscules* raconte le dernier amour de Casanova et entraîne le lecteur dans une série d'aventures où se croisent Mozart et Da Ponte, Leibniz et Voltaire, Diderot et Sade, Chateaubriand et Washington, tandis qu'une question brûlante se précise peu à peu : et si l'Histoire de France s'était écrite autrement ?

Benjamin Hoffmann est professeur de littérature française aux États-Unis. Les Minuscules est son quatrième livre paru aux Éditions Gallimard.

Cette édition électronique du livre
Les Minuscules de Benjamin Hoffmann
a été réalisée le 11 mars 2024
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073025029 – Numéro d'édition : 597273).

Code produit : U57192 – ISBN : 9782073025050.

Numéro d'édition : 597276.

Composition et réalisation de l'epub : [IGS-CP](#).